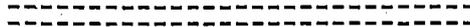


## II. SAINT PIERRE II DE TARENTEISE

ET

## SAINTE AMEEDÉE DE LAUSANNE



(Dom Romain Clair  
Hautecombe)

Le 14 septembre 1174 mourait en mission pontificale à l'abbaye franc-comtoise de Bellevaux Saint Pierre de Tarentaise, deuxième archevêque de ce nom sur ce siège : un moine de Bonnevaux en Dauphiné, successivement appelé à fonder votre abbaye, puis à gouverner le plus ancien des diocèses de Savoie.

Sa vie présente bien des aspects communs avec celle d'Amédée de Clermont, envoyé par Saint Bernard à Hautecombe où il prit en mains les destinées de cette abbaye récemment affiliée à Clairvaux, avant d'être appelé sur le siège épiscopal de Lausanne.

Deux belles figures d'évêques cisterciens, qui ne renièrent jamais leur idéal monastique, tout en mettant un zèle infatigable à se dévouer, corps et âme, au service de leur diocèse, de la Savoie et même, pour Pierre, de la chrétienté tout entière.

Ces deux pasteurs ont vécu dans une époque d'intense renouveau qui n'est pas sans analogie avec la nôtre, alors que l'Eglise était soulevée par le grand mouvement de réforme grégorien, au sein d'un monde à la recherche d'un nouvel équilibre. Evêques, ils devaient promouvoir la ferveur religieuse de leurs fidèles, tout en faisant régner parmi eux la justice et la paix. Seigneurs ecclésiastiques, ils devaient maintenir les droits de leurs églises face à l'avidité croissante et brutale des barons laïcs qui, depuis le déclin de la puissance impériale dans le royaume de Bourgogne, ne craignaient pas d'usurper leur pouvoir, au grand détriment du peuple chrétien.

Leur zèle apostolique et le rôle humain qu'ils ont joué, à la fois avec amour et fermeté, assurèrent leur rayonnement spirituel sur des populations habituées à être régies par de fastueux prélats enlisés dans la société

laïque. Contraste qui les distingua dès l'abord, et les désigna rapidement à la vénération de la communauté chrétienne.

Avant tout, Pierre et Amédée sont des moines, des hommes qui ont choisi de "ne rien préférer à l'amour du Christ" (1), Pierre à vingt ans à Bonnevaux en 1122, Amédée à quinze ans à Clairvaux en 1125, séduit, semble-t-il; par le prestige de Saint Bernard. Vocations écloses dans des familles dauphinoises profondément chrétiennes dont tous les membres, parents et enfants embrassèrent la vie claustrale. Peut-être Pierre et Amédée se sont-ils rencontrés à Bonnevaux, où Amédée suivit son père, le seigneur d'Hauterives, lors de sa conversion en 1119. Touché par la grâce, Amédée l'ancien avait en effet entraîné avec lui dans le cloître seize chevaliers de ses compagnons, plus son jeune fils qui n'avait pas dix ans. Brève rencontre au demeurant, puisque l'éducation d'Amédée avait exigé son envoi à Cluny, puis à la cour d'Allemagne.

Deux moines, formés dans l'intimité quotidienne des saints abbés Jean à Bonnevaux, Bernard à Clairvaux ? La vie humble et régulière du cloître a trempé leurs âmes dans l'obéissance et la ferveur, les obédiences les ont préparés à leur insu à remplir de hautes fonctions qu'ils n'ont jamais recherchées. Car ce sont leurs frères qui ont choisi Pierre à trente ans, pour père de votre monastère, et Amédée, à vingt-neuf, pour abbé d'Hautecombe. Et ce sont les Tarins en 1142 et les Vaudois en 1144 qui les ont élus pour pasteurs.

"Ce choix plut à tous, sauf à celui qui était désigné", (2), écrit Geoffroy d'Hautecombe de l'élection de Pierre. C'est un fait, Pierre et Amédée sont devenus évêques malgré eux, comme Saint Guérin d'Aulps à Sion. Leur vocation monastique ne comportait pas ce changement d'orientation : ils ont néanmoins répondu à l'appel de Dieu. Nos abbés connaissaient leur temps, ils avaient l'expérience des hommes, ils manifestent la même répulsion devant la charge qu'on veut leur imposer. Mais l'abbé de Clairvaux ne conseillait-il pas de choisir pour gouverner l'Eglise "des hommes qui ont fait leurs preuves. Non des gens qui aspirent à les faire" (3) et de préférer "à ceux qui recherchent les fonctions, ceux qui hésitent à les accepter ou les refusent" (4).

Les instances unanimes des clercs et des fidèles, l'autorité de Saint Bernard et finalement la confirmation du pape ont raison de ces réticences. Mais qu'on ne se méprenne pas ! cette résistance n'est pas une image hagiographique. La fuite nocturne de Pierre à Lucelle en 1155, après quatorze années d'épiscopat, manifeste à quelle profondeur le tenaillait ce désir de l'effacement. "Saisi de frayeur et d'angoisse, de tristesse et d'horreur" (5) devant la faveur dont la foule l'entoure et l'accable, Pierre préfère le sort humble et caché d'un frère inconnu dans un monastère étranger dont il ignore la langue. Situation délicate s'il en fût ! Mais le sens du devoir prévaudra : lorsque sa retraite sera découverte, Pierre regagnera son diocèse, c'est à dire, précise Geoffroy, "les embarras les travaux et les affaires". (6)

Dans l'élan qui emportait la chrétienté depuis la fin du XI<sup>e</sup> siècle, ce choix de moines pour pasteurs révèle un profond désir de renouveau au coeur du peuple chrétien. Car il y avait un fort courant à remonter. Trop d'évêques grands seigneurs ne voyaient dans leurs diocèses qu'un capital à faire fructifier et négligeaient d'évangéliser la communauté qui leur était confiée. Quand leur conduite n'était pas plus scandaleuse. A Moûtiers, Pierre doit remplacer l'ancien chapelain du comte de Savoie, "l'intrus d'Israël...barbare de moeurs plus encore que de nom", (7) écrit l'abbé d'Hautecombe ; on avait dû le déposer au bout d'un an. A Lausanne, Amédée prend la place de Guy de Maligny, un cousin éloigné de Saint-Bernard que ses dérèglements ont amené à se démettre. Comme à la même époque l'abbé Jean de Bonnevaux est appelé à succéder à Valence à "l'indigne Eustache du Puy". Dans son souci constant d'épurer l'Eglise, l'abbé de Clairvaux mettait tout le poids de son influence à susciter de telles élections. Il fallait à ces diocèses des pasteurs irréprochables : le choix de ces moines était excellent. Pierre saurait

poursuivre en Tarentaise l'oeuvre si bien entreprise par l'ancien abbé de la Ferté, Saint Pierre 1° : avec ces deux moines, les cisterciens auront occupé pendant un demi-siècle le siège de Moûtiers. Quant à Amédée, "rompu durant de longues années aux disciplines régulières", (8) selon les propres termes du pape Eugène III, il paraissait capable de reprendre fermement en mains un diocèse où, par ailleurs, il était apparenté à maintes familles.

Tirés de leurs cloîtres et promus à la tête d'un diocèse Pierre et Amédée ont vu leur profession contrariée. Eux qui avaient renoncé aux affaires du monde pour se donner totalement à Dieu, c'est avec zèle qu'ils remplissent la charge qu'ils ont dû assumer tout en conservant de la vie monastique ce qui est compatible avec leur nouvelle dignité, manifestant de la sorte leur estime pour la vie régulière.

Suivant la coutume cistercienne, ils ne changent rien à leurs vêtements, leur nourriture, leur train de vie. Mais, au milieu des affaires multiples auxquelles ils sont mêlés sans cesse, ils apparaissent comme des hommes de prière et d'étude, affamés de solitude et d'union à Dieu.

A Tamié, Pierre aimait à se recueillir de nuit au chevet de l'église, sur votre Crêt-Saint-Pierre. Evêque, il veut dépasser les affaires courantes partager à Moûtiers la vie de ses chanoines, ou se retremper dans la paix des cloîtres qui le reçoivent au cours de ses déplacements. Quelle joie pour lui que la consécration de votre abbatale en 1150. Vers la même époque, il fonde l'abbaye du Betton au diocèse de Maurienne, tout près de la combe de Savoie. Après en avoir établi abbesse sa mère, qu'il fait venir de Bonnecombe ainsi que sa soeur et un essaim de moniales, il en confie la direction à Tamié. Mais il a deux autres prédilections : pour Saint Maurice en Valais, dont il apprécie la régularité des chanoines, et pour la Grande Chartreuse.

Vers la fin de sa vie, Pierre passera au désert de Chartreuse, par intervalles, des mois entiers en cellule, "se livrant aux saintes méditations et aux entretiens spirituels avec les Saints" (9). Ainsi l'a vu le jeune chartreux mis à son service et devenu son intime confident, le futur Saint Hugues, évêque de Lincoln. Retraite studieuse au surplus, avec la Bibliothèque de la Chartreuse à sa disposition. Car si Pierre n'a laissé aucun écrit spirituel, il a toujours eu le goût des lectures solides. Son biographe rapporte comment Pierre ayant fait copier les commentaires de Saint Augustin sur les Psaumes, le confesseur de sa mère imposa un jour comme pénitence à l'abbesse du Betton d'obtenir de son fils une copie de cet ouvrage. Ce confesseur, l'évêque de Maurienne Bernard, avait tout d'abord succédé à Pierre à la tête de Tamié.

Comme Pierre, Amédée aime se recueillir dans le silence des cloîtres. Bénédictins, cisterciens, prémontrés sont nombreux dans son vaste diocèse à bénéficier d'une sollicitude que l'évêque déclare lui-même apporter "spécialement aux affaires de ceux qui ont quitté le monde pour s'adonner à la contemplation des choses de Dieu (10). Hauterive près de Fribourg, Hautcrêt près de Palézieux, Montheron sur le Jorat, ces trois abbayes observent la règle de Cîteaux : mais c'est la seconde surtout qu'Amédée affectionne, parce qu'il peut s'y rendre aisément de sa résidence épiscopale de Puidoux.

Chargé du fardeau de l'épiscopat et accablé d'immenses soucis" (11)- ce sont ses propres termes- Amédée sait se réserver un temps pour la prière et pour l'étude. Comme il l'écrit un jour à ses diocésains dans une occasion grave, il n'ignore pas que "l'humble prière éloigne tous les maux et apporte le salut. La prière est enchâssée dans l'humilité comme la pierre précieuse est enchâssée dans l'or : tout ce qu'elle veut, elle l'obtient" (12). Nourri de la Bible, l'évêque de Lausanne sait par expérience quels bienfaits procure le recueillement intime devant Dieu : "S'y enivrer, dit-il, par la lecture, par la méditation, par la contemplation ; s'y endormir pour oublier l'amour du monde la sagesse du siècle et le tapage des affaires, est une chose aussi suave qu'excellente" (13).

Dans sa jeunesse, Amédée a passé trois ans auprès de son cousin par alliance Conrad de Hohenstaufen, le futur empereur. A la cour d'Allemagne comme plus tard à Clairvaux, il a acquis une culture littéraire et religieuse qu'il ne néglige pas, une fois devenu évêque, de renouveler. C'est ce que nous apprend une lettre de Nicolas de Clairvaux secrétaire de Saint Bernard, lui annonçant l'envoi du "livre de maître Anselme sur le Saint-Esprit" (14) : il s'agissait d'un traité rédigé par l'archevêque de Cantorbéry pour réfuter les erreurs des Grecs à ce sujet.

C'est ainsi, dans l'étude et l'oraison, que ces prélats trouvent l'aliment de leur action sur le monde. Moines devenus pasteurs d'âmes, ils font déborder leur contemplation sur leurs ouailles.

Au cours même de ses voyages, Pierre prépare en son coeur sa prédication. Car il mit toujours un grand zèle à annoncer à son peuple la parole de Dieu. "Il aimait peu à faire des discours subtils, relate Geoffroy d'Hautecombe ; et lorsque les auditeurs semblaient en exiger, il cédait la place à d'autres prédicateurs. Il se plaisait à exposer la doctrine en toute simplicité, visant uniquement à instruire, à consoler, à exhorter. En un mot, il aimait mieux (avec Saint Paul) dire cinq paroles pleines de sens que dix mille mots incompréhensibles" (15).

Quant à Amédée, il se révèle à la fois sévère et délicat dans le "Guide du confesseur" qu'il composa pour ses prêtres. Mais il est surtout connu pour avoir laissé huit homélies mariales inspirées de l'Ecriture et des Pères, qui témoignent d'une doctrine sûre et d'une grande élévation de vues. A leur lecture, le chantre de Notre-Dame nous apparaît comme une "âme spirituelle qui examine les mystérieux secrets du ciel et scrute la hiérarchie des esprits célestes" (16). Ses contemporains appréciaient sa parole. Sa soeur, moniale à Laval-Bénite, eut connaissance "de l'éloge qu'il avait fait de la bienheureuse Vierge" et lui demanda de le lui envoyer. Depuis, on n'a cessé de le lire, jusqu'à Pie XII et jusqu'à la récente Liturgie des Heures.

Avec un sentiment très vif des responsabilités qu'ils ont assumées, Pierre et Amédée s'appliquent aux tâches de l'administration épiscopale. Du fait des agissements néfastes de leurs prédécesseurs, ils doivent réorganiser leurs diocèses, veiller à une meilleure gestion de leurs biens temporels, réformer le clergé, abolir certains abus afin de promouvoir la ferveur du peuple chrétien. Dans ces circonstances comme au cours de leur abbatiat, Pierre et Amédée font preuve d'un sens éminent de l'organisation. En cela, nos évêques font bien partie de ce Moyen Age qui, selon Emile Mâle, "eut la passion de l'ordre" (17). D'ailleurs, ordre et régularité ne saurait surprendre chez des religieux.

A Tamié, Pierre doit tout créer, construire, installer : un monastère, plus un hospice pour les voyageurs. Dans son chapitre cathédral, il restaure l'observance et la discipline en y introduisant les chanoines réguliers de Saint-Maurice en Valais récemment réformés par le comte de Savoie avec l'aide de Saint Hugues, évêque de Grenoble. Substitution qui s'opère "avec force et suavité, sans grand scandale" (18), note Geoffroy, et reçoit l'approbation du pape Innocent III. Plus tard, sur le soir de sa vie, afin d'éviter à l'avenir toute occasion de discorde, Pierre procédera au partage des biens et des droits de l'église de Tarentaise, déterminant avec précision ceux de la mense archiépiscopale et ceux du chapitre.

Plus que Pierre peut-être, Amédée est lui aussi un grand organisateur. C'est dans le but d'assurer l'avenir d'Hautecombe que Saint Bernard l'y a envoyé en 1135, lors de l'affiliation de l'abbaye à Clairvaux. Devenu abbé quatre ans après, Amédée a la charge d'établir sa communauté au pied de la Charve, sur le terrain et dans les bâtiments que lui a offerts, en 1137, son oncle Geoffroy ou Sibaud de Clermont.

Avant de quitter Hautecombe pour Lausanne, en 1144, Amédée obtient du comte de Savoie la reconnaissance de la nouvelle position de l'abbaye. Si la charte qui

rapporte ces donations déjà faites à toutes chances d'être un faux diplomatique dressé au siècle suivant, du moins ce document témoigne-t-il de ce qui a dû se passer à l'époque d'Amédée. Car l'indétermination des témoins, qui sont aussi les codonateurs du comte, garantit l'authenticité du fait rapporté. Parmi ces témoins figurent en effet plusieurs parents d'Amédée : Bernard de Chevelu, qui peut-être assimilé à Bernard d'Hauterive - Guillaume fils de Soffred de Clermont, doyen du chapitre de Saint-Maurice de Vienne et futur archevêque de cette métropole - Soffred Cibons, qui n'est autre que Geoffroy de Clermont, le promoteur de l'établissement d'Hautecombe au bord du lac.

Dès 1144 encore, avant même de recevoir la consécration épiscopale, Amédée entame la rédaction de statuts concernant l'évêque de Lausanne et son chapitre : il y règle avec minutie nombre de questions qui auraient pu susciter malentendus et chicanes. Enfin - et cela devient presque une passion - il entreprend de rédiger de nouveaux statuts que l'on appellera les "franchises" de Saint Amédée. Il s'agissait cette fois de codifier les anciennes coutumes de Lausanne, et d'établir les droits respectifs de l'évêque et des bourgeois de la ville : ce document servira de base, au XIVe siècle, à la constitution de la ville de Lausanne.

En ce régime de chrétienté médiévale qui confondait les pouvoirs spirituels et temporels au point de donner naissance à la fameuse lutte du Sacerdoce et de l'Empire, certains évêques cumulaient pouvoirs d'ordre et fonctions régaliennes. Tels ceux de Sion et d'Aoste, comme celui de Genève pour sa propre ville. Seigneur temporel également puisque comte évêque de Tarentaise, Pierre s'emploie à contenir les ambitions des sires de Briançon, promus vicomtes par l'empereur Henri V, ainsi qu'à modérer les prétentions du comte de Savoie son protecteur.

Mais c'est Amédée surtout, comte évêque de Vaud, qui fait preuve des qualités d'un véritable homme d'Etat. Vassal immédiat de l'empereur, sa réputation de sagesse et de sainteté est si bien établie qu'en 1147, au moment de se croiser, le comte de Savoie lui remet ses intérêts. Il lui confie le gouvernement de ses terres, ainsi que la garde et l'éducation de son jeune fils Humbert qui n'a pas douze ans. Amédée III aurait pu s'adresser à Pierre qui, depuis son abbatiat, faisait partie de ses conseils et résidait dans ses états. S'il ne l'a pas fait, c'est sans doute que le choix de l'évêque de Lausanne, parent de son turbulent voisin du Dauphiné, lui apparut comme un gage de paix. Quoi qu'il en soit, quand Amédée III mourut à Nicosie de Chypre en 1149, sur le chemin du retour, l'évêque de Lausanne fut encore désigné comme tuteur du jeune Humbert et régent du comté de Savoie. Malgré ses réputation - c'est lui-même qui le dit - Amédée accepta, à cause surtout des liens d'amitié qui l'avaient toujours uni au père comme au fils. Si les soins qu'il donna à son pupille ne firent pas de lui un chef remarquable, du moins ce dernier garda-t-il de cette éducation les vertus quasi-monastiques qui lui valurent, dès sa mort, d'être vénéré comme un saint.

Dans la geste magnifique de Pierre, une vertu lui est particulière, qu'il semble avoir héritée de ses parents, c'est la charité débordante qu'il témoigne aux pauvres et aux petits, aux malheureux de tous genres. Au logis familial de Saint-Maurice-l'Exil, tout leur état réservé, jusqu'aux meilleurs lits. A Tamié, Pierre ne se contentait pas de les recevoir dans son hospice, il va à leur rencontre, leur distribuant les pains et fromages qu'il emportait sous sa coule, ou prenant au bord des chemins ses modestes repas de voyage, afin d'avoir l'occasion de les partager avec quelques passants.

Devenu évêque, Pierre ne change rien à sa ligne de conduite. La maison épiscopale de Moûtiers est ouverte à tous, on y donne des agapes de charité. Afin de pallier la famine qui précède souvent la récolte sur l'âpre sol tarin Pierre institua l'aumône du "pain de mai". Puisant dans les revenus forts importants de son diocèse, il établit une distribution gratuite de pain et

rapporte ces donations déjà faites a toutes chances d'être un faux diplomatique dressé au siècle suivant, du moins ce document témoigne-t-il de ce qui a dû se passer à l'époque d'Amédée. Car l'indentification des témoins, qui sont aussi les codonateurs du comte, garantit l'authenticité du fait rapporté. Parmi ces témoins figurent en effet plusieurs parents d'Amédée : Bernard de Chevelu, qui peut-être assimilé à Bernard d'Hauterive- Guillaume fils de Soffred de Clermont, doyen du chapitre de Saint-Maurice de Vienne et futur archevêque de cette métropole- Soffred Cibons, qui n'est autre que ce Geoffroy de Clermont, le promoteur de l'établissement d'Hautecombe au bord du lac.

Dès 1144 encore, avant même de recevoir la consécration épiscopale, Amédée entame la rédaction de statuts concernant l'évêque de Lausanne et son chapitre : il y règle avec minutie nombre de questions qui auraient pu susciter malentendus et chicanes. Enfin- et cela devient presque une passion- il entreprend de rédiger de nouveaux statuts que l'on appellera les "franchises" de Saint Amédée. Il s'agissait cette fois de codifier les anciennes coutumes de Lausanne, et d'établir les droits respectifs de l'évêque et des bourgeois de la ville : ce document servira de base, au XIVe siècle, à la constitution de la ville de Lausanne.

En ce régime de chrétienté médiévale qui confondait les pouvoirs spirituels et temporels au point de donner naissance à la fameuse lutte du Sacerdoce et de l'Empire, certains évêques cumulaient pouvoirs d'ordre et fonctions régaliennes. Tels ceux de Sion et d'Aoste, comme celui de Genève pour sa propre ville. Seigneur temporel également puisque comte évêque de Tarentaise, Pierre s'emploie à contenir les ambitions des sires de Briançon, promus vicomtes par l'empereur Henri V, ainsi qu'à modérer les prétentions du comte de Savoie son protecteur.

Mais c'est Amédée surtout, comte évêque de Vaud, qui fait preuve des qualités d'un véritable homme d'Etat. Vassal immédiat de l'empereur, sa réputation de sagesse et de sainteté est si bien établie qu'en 1147, au moment de se croiser, le comte de Savoie lui remet ses intérêts. Il lui confie le gouvernement de ses terres, ainsi que la garde et l'éducation de son jeune fils Humbert qui n'a pas douze ans. Amédée III aurait pu s'adresser à Pierre qui, depuis son abbatiat, faisait partie de ses conseils et résidait dans ses états. S'il ne l'a pas fait, c'est sans doute que le choix de l'évêque de Lausanne, parent de son turbulent voisin du Dauphiné, lui apparut comme un gage de paix. Quoi qu'il en soit, quand Amédée III mourut à Nicosie de Chypre en 1149, sur le chemin du retour, l'évêque de Lausanne fut encore désigné comme tuteur du jeune Humbert et régent du comté de Savoie. Malgré ses répugnances- c'est lui-même qui le dit- Amédée accepta, à cause surtout des liens d'amitié qui l'avaient toujours uni au père comme au fils. Si les soins qu'il donna à son pupille ne firent pas de lui un chef remarquable, du moins ce dernier garda-t-il de cette éducation les vertus quasi-monastiques qui lui valurent, dès sa mort, d'être vénéré comme un saint.

Dans la geste magnifique de Pierre, une vertu lui est particulière, qu'il semble avoir héritée de ses parents, c'est la charité débordante qu'il témoigne aux pauvres et aux petits, aux malheureux de tous genres. Au logis familial de Saint-Maurice-l'Exil, tout leur état réservé, jusqu'aux meilleurs lits. A Tamié, Pierre ne se contentait pas de les recevoir dans son hospice, il va à leur rencontre, leur distribuant les pains et fromages qu'il emportait sous sa coule, ou prenant au bord des chemins ses modestes repas de voyage, afin d'avoir l'occasion de les partager avec quelques passants.

Devenu évêque, Pierre ne change rien à sa ligne de conduite. La maison épiscopale de Moûtiers est ouverte à tous, on y donne des agapes de charité. Afin de pallier la famine qui précède souvent la récolte sur l'âpre sol tarin, Pierre institua l'aumône du "pain de mai". Puisant dans les revenus forts importants de son diocèse, il établit une distribution gratuite de pain et

de soupe à tout venant à la porte de l'évêché. Une "rue du Pain-de-Mai" perpétue encore aujourd'hui à Moûtiers le souvenir de cette initiative abolie par la Révolution.

Non content de secourir les malheureux, Pierre sait associer ses proches à ses libéralités. Invité à un repas chez une amie, il remplit furtivement son sac de pains; il charge ses compagnons de route des provisions qu'il destine aux pauvres, il donne même à ceux-ci la part de ses frères. Et Geoffroy d'Hautecombe parle ici d'expérience, lui qui accompagna plusieurs fois Pierre à Rome. "Je feignais d'en murmurer, mais en réalité, il savait bien que je le félicitais d'un pareil larcin" (19).

Son pain, ses vêtements, son argent, Pierre donne tout ce qu'il a, sans compter, et parfois malgré son économe. "Canal fidèle, il ne conservait rien pour lui-même et répandait à pleins bords l'eau qu'il recevait en abondance" (20), note son biographe. Au soir de sa vie, il aurait même vendu ses chevaux pour en distribuer le prix aux pauvres, si l'abbé d'Hautecombe ne lui avait représenté qu'il en avait plus besoin que jamais en raison de son âge. Cet abbé, c'était Henri de Marcy, futur abbé de Clairvaux et cardinal évêque d'Albano. Et sur ces entrefaites arrive un envoyé du pape confiant à Pierre la mission de rétablir la paix entre les rois de France et d'Angleterre.

Devant un tel père, au coeur largement ouvert à leur infortune et à leur misère, les pauvres et les petits accourent. Faut-il dès lors s'étonner de voir s'empressez auprès de Pierre, comme plus tard autours d'un Cûré d'Ars, d'un Don Bosco ou d'un Padre Pio, une foule avide de voir un saint et de quémander des miracles? On sait comment, à Saint-Claude, les moines de Saint-Oyend durent organiser un service d'ordre pour éviter la bousculade. Placé dans la tour de l'église abbatiale, Pierre était protégé par des madriers de la foule qui montait par un escalier et redescendait par un autre. Bénédiction, guérison ou conseil, tous s'en allaient ravis de ce qu'ils avaient reçu de Pierre.

C'est le souci des pauvres et des voyageurs qui pousse Pierre à leur procurer des abris en fondant ou en rétablissant des hospices à Moûtiers, au Petit-Saint-Bernard et dans le Jura. C'est sa sollicitude aimante pour les malheureux qui le fait délivrer à distance trois malfaiteurs détenus dans les prisons de l'évêque de Lausanne. En relatant ce prodige, l'abbé d'Hautecombe ne souffle mot de la réaction d'Amédée devant cette intervention insolite de Pierre dans ses affaires. Mais il est permis de croire que, si Pierre l'emporta ici sur Amédée, c'est parce qu'il aima davantage. C'est cet amour qui anime sa vie, cet amour qu'il porte à tous qui incite Pierre à répandre les miracles à pleines mains au cours de ses voyages. Aussi son biographe juge-t-il nécessaire de mettre un terme à la gerbe de fioretti qu'il recueille, "de peur, dit-il, d'ennuyer le lecteur par cette accumulation de merveilles" (21).

Sur Amédée, nous ne possédons pas cette collection d'anecdotes qui campent si admirablement le personnage de Pierre, le père des pauvres. Son biographe est avant tout celui de son père Amédée l'ancien. Pour dépeindre l'évêque de Lausanne, il use d'une litanie qui, même exacte, pêche par sa généralité : "défenseur des veuves, soutien des orphelins, consolateur des prisonniers, assidu à visiter les malades et à nourrir les pauvres" (22). Mais pour s'exprimer autrement que celui de Pierre, l'amour qu'Amédée porte à ses fidèles n'en est pas moins profond. Car, tout grand seigneur qu'il soit, il a lui aussi le coeur sensible. On s'en aperçoit au moment de l'orage, quand l'évêque défend son église contre son propre avoué le comte de Genève, son parent de surplus. Amédée écrit alors à ses diocésains une lettre qui révèle combien il se sentait près d'eux. "Absent de corps, mais présent de coeur je me sens de jour en jour plus d'affection pour vous, choisissant l'exil pour assurer votre liberté. Ce qui est pesant est pour moi léger, ce qui est pénible m'est facile, ce qui est long me semble de coûte durée, pourvu qu'enfin, si l'auteur de la paix le veut, ma liberté nous soit rendue et que nous puissions jouir de la paix en toute tranquillité" (23). Dans son immense charité, le pasteur ne compte pour rien ses épreuves, il se sacrifie sans une plainte pour son troupeau.

Cet épisode de la vie d'Amédée nous introduit au coeur d'une tâche que nos moines ont rempli avec fermeté au sein d'une chrétienté sans cesse agitée : la recherche ininterrompue de la paix. "Cherche la paix avec ardeur et persévérance" (24), conseille Saint Benoît à ses disciples. Au XIIe siècle, sa charge de pasteur impose à l'évêque un rôle de conciliateur et d'arbitre, qui peut vite déborder les limites de son diocèse. Il doit tout d'abord faire régner la Justice et la paix chez lui, entre son clergé, ses religieux et ses fidèles et le système féodal ne facilite pas la reconnaissance des biens et des droits de chacun. De plus, la personnalité et le prestige de Pierre et d'Amédée attirent à eux les causes litigieuses que leur confient des princes, des prélats, voire le pape lui-même. Car tout se tient dans un monde où temporel et spirituel se compénètrent : il faut traiter avec des laïcs pour ramener la paix dans les églises locales; et au-delà, l'établissement de la paix entre les princes amène les prélats à recevoir des missions politiques de médiation qui consacrent leurs qualités diplomatiques. Durant toute leur vie, Pierre et Amédée vont user leurs forces à construire la paix du Christ. Le plus souvent leurs interventions consisteront, au moyen de transactions parfois laborieuses et périodiquement remises en question, à faire reconnaître le propriétaire de biens disputés : villages, terres ou dîmes; à faire respecter des droits féodaux contestés; ou à déterminer les liens de dépendance entre diverses maisons religieuses.

Parfois, les circonstances amènent Pierre et Amédée à collaborer dans de telles missions de paix. En 1155 par exemple, lorsque le pape Adrien IV confie à nos deux évêques la charge d'apaiser la tempête qui, sur le lac de Joux, affrontait les bénédictins de Lieu-Poncet aux prémontrés de l'abbaye : comme souvent au Moyen Age, il s'agissait là d'un conflit d'espace vital. La même année et la suivante, Pierre et Amédée s'emploient à défendre l'évêque de Genève Arducius contre les empiétements de son avoué, le comte Amédée de Genevois, parent de l'évêque de Lausanne.

Certaines de ces missions étaient extrêmement délicates. Réconcilier l'évêque de Belley, Saint Anthelme, un ancien chartreux, avec le comte de Savoie, le bienheureux Humbert III, fut en 1166 toute une affaire. Un prêtre de son diocèse ayant été tué par les gens du comte l'évêque avait excommunié celui-ci, qui prétendit ne pouvoir l'être que par le pape. Alexandre III tenta une conciliation en chargeant Pierre et deux autres évêques de faire lever cette sentence ou de la lever eux-mêmes; finalement, ce fut le pape qui dut agir en personne.

Artisan de paix, Pierre devint ambassadeur des princes. C'est à sa médiation que sont dûs, en 1167, le rétablissement de la paix entre le comte Humbert III de Savoie et le gouverneur du Dauphiné, puis l'apaisement du différend qui opposait le comte de Forez à l'archevêque de Lyon. Enfin; sur l'ordre du pape en 1173, il négocia la paix entre le roi d'Angleterre Henri II et le roi de France Louis VII.

Dans cette recherche incessante de la paix et de l'unité, Pierre un titre glorieux : c'est d'avoir été le premier dans l'empire et l'un des premiers en Occident à soutenir le pape Alexandre III contre l'antipape reconnu par l'empereur Frédéric Barberousse. Sans ménager ses forces, au prix de voyages et de fatigues sans nombre, ce fils passionné de l'église a entraîné à sa suite la Savoie, l'ordre cistercien, puis la France et l'Angleterre. Activité de longue haleine, qui ne sera couronnée de succès que trois ans après la mort de Pierre, lorsque Barberousse reconnaitra Alexandre III en 1177.

Amédée aussi dut se dépenser pour maintenir ou ramener la paix autour de lui. Chancelier du royaume de Bourgogne et vicaire impérial, il avait le droit de citer devant sa cour les barons laïcs qui prétendaient établir leur suprématie sur les seigneurs ecclésiastiques. Et paradoxalement, Amédée devra, durant les dernières années de sa vie, soutenir une lutte douloureuse et violente pour défendre les libertés de son Eglise contre son propre avoué. Ce dernier n'était autre que son parent Amédée, comte de Genevois, le même qui s'attribuait inhumainement des droits sur la ville de Genève. Ayant dû fuir Lausanne pour Moudon, Saint Amédée y fut malmené par des partisans du comte; frappé, ses vêtements lacérés, arrosé du sang d'un de ses compagnons blessé dans ses bras, l'évêque fut contraint à fuir derechef, nu-pieds, et à s'exiler à Genève. En rapportant ces événements graves à ses fidèles, Amédée frémit encore d'indignation et de stupeur. Cependant, il déclare ne désirer que "jouir de la paix en toute tranquillité" (25). Et s'il maudit la ville de Moudon qui l'a trahi, s'il condamne la brutalité de son adversaire, il proclame bien haut son amour pour lui et le désir ardent qu'il a de sa conversion.

Equilibrés, épris d'ordre, affamés de solitude et d'union à Dieu mais aussi grands réalisateurs dont l'action charitable et pacifique rayonne sur la chrétienté, tels apparaissent nos deux saints au terme de cette évocation. Figures énergiques et aimables à la fois, hautes en couleurs, d'évêques demeurés moines au fond de leur cœur? D'où un air de famille que des touches propres viennent personnaliser. Chez l'un comme chez l'autre, l'homme de prière qui communique avec Dieu doit cohabiter avec l'homme d'action qui tente d'intervenir sur la masse indocile et agitée des hommes. Plus que Pierre, Amédée fait figure de grand seigneur: sa naissance, son éducation, ses charges politiques tout l'y porte. Pour la foule modeste des petits et des pauvres, Pierre est ce thaumaturge au grand cœur qui se penche sur tous comme un père, le geste familial débordant d'amour.

Sur ces deux figures de saints, leurs contemporains ne se sont pas trompés. La vie ne les avait pas habitués à rencontrer de tels hommes d'église: aussi le rayonnement spirituel de ces moines évêques les marqua-t-il profondément. C'est l'empereur Barberousse qui, en lutte avec le pape et se trouvant face à Pierre, vente publiquement sa sainteté sans lui tenir rigueur de ses remontrances: car il ne veut pas, dit-il, "s'opposer à Dieu lui-même" (26). C'est l'archidiacre d'Oxford Gauthier Map, familier du roi d'Angleterre et résolument hostile aux moines, qui découvre en Pierre "un homme d'une si haute vertu, illustre par tant de miracles, qu'on ne peut sans exagération le proclamer l'égal en mérites des anciens Pères que nous honorons dans l'Eglise" (27). C'est la foule des chrétiens qui assaillent Pierre de son vivant et défile, dès sa mort, sur sa tombe, devant l'autel de Notre-Dame à Bellevaux, pour demander la protection de l'homme de Dieu, bientôt canonisé au bout de dix-sept ans. C'est la voix du peuple qui porte Amédée au nombre des saints dans les années qui suivent sa mort, vénérant le pasteur fidèle et le héros qui ne craignit pas de supporter la persécution pour les siens.

A nous les successeurs, soit à Hautecombe, soit à Tamié, où sont venus s'établir un jour, au siècle dernier, les moines de la Grâce-Dieu, issue précisément de Bellevaux, Pierre et Amédée tracent la voie. Ils nous laissent un message plus actuel que jamais de fidélité, au sein d'une vie que le silence et la paix, dans le cloître comme dans notre cœur, prédisposent à la recherche persévérante de Dieu, saisi enfin par le moyen privilégié de cette "humble prière" qui, selon Amédée, "unit les hommes entre eux et les associe aux anges, commence dans la crainte et s'épanouit dans l'amour" (28).

=====

NOTES

- 1 - S. Benoît, Règle, c. 4
- 2 - Geoffroy d'Hautecombe, Vita Sancti Petri : Acta Sanctorum Maii, t. I p. 322 F.
- 3 - S. Bernhard, De considératione, l. IV, n. 11; Pat. lat. 182,780 B
- 4 - Ibidem, l. IV, n. 12.
- 5 - Vita Petri, 325 F.
- 6 - Ibid . 326 C.
- 7 - Ibid ; 322 F.
- 8 - Martène et Durand, Veterum Scriptorum Collectio, t. II, c. 439.
- 9 - Le Couteulx, Annales ordinis Cartusiensis, (an. 1175); t. II, p. 408.
- 10 - Gallia Christiana, t. XV, int. col. 145 C.
- 11 - Amédée de Lausanne, Huit homélies mariales, S.C. 72, VIII, 2
- 12 - Pat. lat. 188,1300 B.
- 13 - Pat. lat. 188,1300 C.
- 14 - Pat. lat. 196, 1626 C.
- 15 - Vita Petri, 323 B.
- 16 - Amédée de Lausanne, op. cit. I,5.
- 17 - E. Mâle, l'Art religieux au XIIIe siècle, p. 1
- 18 - Vita Petri, 323 F.
- 19 - Ibid. 323 B.
- 20 - Ibid. 325 A.
- 21 - Ibid. 325 E.
- 22 - M. Anselme Dimier, Vita Amedaei Altaeripae, Studia monastica, vol. V, fasc. 2, VIII,78
- 23 - Pat. lat. 188, 1299 A.
- 24 - Saint Benoît, Règle, prol.
- 25 - Pat. lat. 188,1299 A.
- 26 - Vita Petri, 327 E.
- 27 - Gauthier Map, De nugis curialium, dist. IIa, c. 3
- 28 - Pat. lat. 1888, 1300 B.